

La lecture symbolique de la Bible hébraïque selon Annick de Souzenelle : Une supercherie « gnostique »

Analyse réalisée par l'abbé Philippe Loiseau, bibliste, à partir de la lecture du livre de dialogue avec Frédéric Lenoir : *L'Alliance oubliée, La Bible revisitée*, Albin Michel, 2005.

La lecture de la Bible effectuée par Annick de Souzenelle se base sur la redécouverte des racines hébraïques de la Bible et la prise en compte des caractéristiques propres à l'écriture hébraïque. La langue hébraïque est concrète et elle utilise d'emblée des gestes concrets, des images et des « visions » plutôt que des concepts. De plus, la Bible est écrite dans un hébreu consonantique, c'est-à-dire que les voyelles ne sont pas indiquées par le scribe et que celles-ci ont été ajoutées ensuite par les massorètes aux VI-VIII^{ème} siècles de notre ère. Un mot peut donc se comprendre de plusieurs manières selon les voyelles qu'on y met et ainsi l'interprétation est essentielle. L'ensemble des interprétations données au cours de l'histoire constitue ce qu'on appelle la Tradition orale. Tout le problème est de savoir ce qu'on entend par Tradition et par interprétation. Dans les lignes qui suivent, nous proposons une analyse du livre d'Annick de Souzenelle : *L'Alliance oubliée, La Bible revisitée* (Albin Michel, Paris, 2005), écrit en collaboration avec Frédéric Lenoir, historien des religions. Ce livre comporte deux parties : la première est une interview d'Annick de Souzenelle par Frédéric Lenoir sur les présupposés de sa lecture de la Bible et la seconde un résumé de la lecture qu'a fait Annick de Souzenelle des trois premiers chapitres du livre de la Genèse qui sont à la base de ses travaux et qui sont rassemblés sous le titre : *Alliance de feu* (Albin Michel, 1995, 2 volumes).

Avant de présenter la première partie, nous exposons les sources de la lecture d'Annick de Souzenelle rappelées par Frédéric Lenoir dans la préface. Frédéric Lenoir souligne que l'auteur se réfère à trois sources différentes : **a)** le symbolisme des lettres hébraïques inspiré de la Cabbale juive (c'est-à-dire de la mystique juive, surtout dans sa branche plus récente, ce qu'on appelle la Cabbale espagnole au XIII^{ème} – XV^{ème} siècles, et la Cabbale de Louria à Safed en Galilée au XVI^{ème} siècle) ; **b)** la Tradition chrétienne de lecture de la Bible et notamment les Pères du désert et les Pères grecs transmis dans l'Eglise orthodoxe (l'auteur ayant été baptisé dans l'Eglise catholique est maintenant membre de l'Eglise orthodoxe, reliée à la communauté Sainte-Croix dont nous ne savons pas à quel patriarcat elle est rattachée) ; **c)** La psychologie des profondeurs développée notamment par Jung avec la notion d'archétype (la psyché humaine serait structurée en profondeur par des « archétypes », des modèles ou images anthropologiques qui doivent être ramenées à la conscience et connectée à l'expérience de la vie ordinaire).

I – Les grands principes à la base de la lecture symbolique de la Bible mise en œuvre par Annick de Souzenelle

Dans les lignes qui suivent nous allons citer des passages de l'entretien avec Frédéric Lenoir en le divisant en plusieurs parties par des titres qui sont de notre composition pour mieux comprendre les points forts de son argumentation. Certains passages sont en caractères gras : c'est nous qui soulignons. Les pages d'où sont extraites ces lignes sont indiquées en début de citation.

(Les mots ou expressions en caractères gras sont de notre propre fait).

1) Le but de sa démarche : non pas accueillir le Salut mais entrer dans la connaissance des « lois ontologiques »

[page 28] **Frédéric Lenoir** : « Pour beaucoup, le Livre de la Genèse reste obscur et moins nourrissant pour la foi que, disons, les Psaumes ou les Evangiles. Qu'est-ce qui vous a amenée à en faire le point focal de votre œuvre ? »

Annick de Souzenelle : « C'est une force irrésistible qui, il y a vingt ans, me mit au travail pour écrire *Alliance de feu* (commentaire des premiers chapitres du livre de la Genèse)... très tôt, les Pères de l'Eglise n'ont plus eu connaissance de l'hébreu, et notre Tradition est ainsi restée coupée de ses racines hébraïques... Aujourd'hui, bien des années ont passé depuis ce premier mouvement, et je constate simplement que si mon travail a quelque mérite, c'est peut-être celui d'avoir mis l'accent sur les lois ontologiques qui nous sont transmises à travers le texte de la Genèse... [29] Le mot "ontologique" vient du grec *ontos*, participe présent du verbe "être". L'ontologie biblique, c'est la qualité première de l'être créé de Dieu et lancé dans la dynamique de son devenir. Or, cette dynamique obéit à des lois qui doivent guider l'être vers sa vocation essentielle. Ces lois nous sont données à décrypter dans la Genèse, et elles fondent une anthropologie qui a du sens. Ces lois sont celles qui structurent le créé ; elles régissent les mondes visibles et invisibles et s'appliquent à tous les systèmes organisateurs de ces mondes, depuis l'astrophysique jusqu'à la microbiologie ; elles président à la fondamentale dynamique de la vie et ne peuvent être transgressées sans graves conséquences, pas plus que ne peut être abattu le mur de soutènement d'une maison sans faire s'écrouler celle-ci. Or, c'est en recevant chaque jour en plein cœur les ondes de souffrance de nos frères et sœurs de toutes nations, les chocs de leur misère, l'entaille profonde de la tragédie humaine, que **j'ose aller droit à la cause qui me semble essentielle de ce drame : l'ignorance que nous avons de ces lois ontologiques**. En effet, ignorant ces lois, nous les transgressons, les transgressant, nous les faisons se retourner contre nous et nous asservir, alors que, serties dans le jeu de notre devenir ontologique, ces lois, nous le verrons, se révéleront libérantes ; elles posent des limites matriciantes ; elles nous conduisent à la totalité de nous-mêmes, comme une information secrète conduit le gland au chêne qu'il promet. Ces lois sont promesses de jubilation. Ce sont elles qui furent sculptées dans la pierre des premières tables que reçut Moïse au Sinai, mais qu'il dut briser en retrouvant, au pied de la montagne, un peuple incapable de les recevoir... »

2) Le rejet du monde extérieur (compris comme « prison »), de l'histoire événementielle (comprise comme « exil ») et le repli dans la seule intériorité de l'être

[31] **Frédéric Lenoir** : « Je vous écoute, et je me dis que nous sommes déjà dans un tout autre univers que celui des études bibliques classiques. Revenons aux fondements de votre méthodologie, si vous le voulez bien. Quel regard portez-vous donc sur les traductions classiques ? »

Annick de Souzenelle : « En écrivant *Alliance de feu*, j'exprimais déjà mon étonnement de ce que les traducteurs du Livre de la Genèse, au lieu de lire dans ses deux premiers chapitres la création de l'Adam – l'Homme – en amont de sa "chute", n'y aient vu que le récit de la création du cosmos extérieur et de l'homme extérieur vivant au milieu de lui. Or le troisième chapitre de la Genèse nous apprend que le choix de vie que fait l'Adam créé libre, après que Dieu l'a placé sur le chemin de son devenir, le conduit à se détourner de ce chemin et à faire s'effondrer le juste rapport qui le liait à son intériorité – sa *'Adamah*. Il se trouve alors renversé dans le monde du dehors, ses sens ne percevant plus que l'extérieur des choses et de lui-même. C'est-à-dire qu'il est projeté, renversé dans l'espace que nous connaissons où, **exilé de lui-même** et de l'image fondatrice de son être, coupé de sa dynamique créatrice, **il évolue dans une durée régie par notre temps historique actuel : passé, présent, futur, celui qui n'est propre qu'à la prison de cet exil**. Autrement dit, en n'ayant en vue que le monde et l'homme extérieurs, empiriques, le traducteur de ces premiers

chapitres pose en général un regard d'exilé sur un [32] texte qui ressortit à un autre espace et à un autre temps que ceux de l'exil. »

Frédéric Lenoir : « Vous voulez parler du temps et de l'espace de ce qu'on appelle dans la théologie chrétienne la « Chute » ?

Annick de Souzenelle : « J'ai choisi d'éliminer de mon vocabulaire le mot "chute" ou de ne le citer qu'avec des guillemets, car il est censé traduire le drame exposé au troisième chapitre de la Genèse, mais en fait on n'en trouve pas trace dans le texte de ce chapitre. De plus il entretient une **culpabilité très destructrice**. En revanche le mot "exil" est présent : par son choix l'Adam s'est exilé du jardin d'Eden, c'est-à-dire de son espace d'accomplissement intérieur à lui. Il est alors projeté dans le seul monde extérieur et devient totalement étranger à lui-même. De la même façon, je vous parlerai souvent de l'"Homme" en place de l'Adam, ce dernier n'étant pas un hypothétique et très lointain premier homme, mais l'humanité de tous les âges et chaque être humain en particulier, donc chacun de nous. C'est en cela que cette histoire est notre histoire : c'est en cela qu'elle est pour nous d'un intérêt capital. J'insiste sur le fait que notre génération d'exilés arrive à un moment de l'histoire humaine où, dans le collectif de ce grand Adam, l'absurde étant à son comble, une montée de conscience est en train de se faire. Nous sommes en demande de sens, nous nous tournons vers nos textes sacrés et restons affamés devant les tables où ils nous sont offerts comme nourriture, car nous continuons à les lire dans une réduction propre aux valeurs de l'exil mais impropre à leur valeur réelle ».

3) Une connaissance qui recourt exclusivement aux mythes et symboles pour « verticaliser » le texte, marquant un refus de l'histoire (la dimension « horizontale »)

[33] Annick de Souzenelle : « C'est avec la grâce de Dieu qu'en synchronicité la vie m'obligea d'une part à me familiariser avec **le monde des symboles et du mythe**. Intérieur et extérieur s'unirent alors en moi dans une sensation de subite levée de rideau sur un théâtre de vie qui a du sens... Le mythe a recours aux matériaux de langage de l'Homme extérieur, pour parler de l'Homme intérieur. Mais rester figé au seul niveau du langage immédiat du texte mythique est un comportement infiniment réducteur d'une part, et, d'autre part, il érige notre situation d'exil en réalité ontologique normative, ce qui fausse dès le départ toutes les données anthropologiques. "Au commencement Dieu créa les cieux et la terre..." entend cet Homme du monde extérieur, et cela est pour [34] lui le commencement historique de la vie ici-bas où cieux et terre sont respectivement ce qui est au-dessus de nos têtes et sous nos pieds. Il ne voit que par le petit bout de la lorgnette. Si nous voulons avoir un juste regard, **il nous faut sortir de notre conditionnement d'exil et accepter de "verticaliser" le Texte, de reconduire chaque mot, voire chaque lettre à son contenu dans le monde intérieur**. Chacun d'eux est comme un fruit dont seule l'écorce, la peau, nous est immédiatement accessible ; mais celle-ci cache et protège la pulpe, la chair, voire le noyau. C'est là, en ce qui est caché, qu'est le vrai message ; celui-ci nous révélera une loi selon laquelle nous ne pouvons voir l'autre qu'en fonction de ce que nous voyons de nous-même. **Ce travail de "verticalisation" du Texte implique donc une opération de retournement vers l'intérieur de nous-même pour recouvrer les normes ontologiques et nous reliait à l'image divine fondatrice de notre être** ; ainsi atteindrons-nous à l'au-dedans des êtres et des choses et pourrons-nous aller de leur écorce à leur noyau, les faire se relier chacun à eux-mêmes. Il s'agit d'un travail de "symbolisation" : *sun-bolein* en grec, "lancer ensemble", renier l'extérieur à l'intérieur, le haut et le bas, telle est la fonction symbolique ».

4) Le refus de la différence des sexes qui est perçue comme la perte de l'unité originnaire et l'entrée dans la régression de l'animalité et de la procréation

[46] Frédéric Lenoir : « Vous vous insurgez contre la traduction classique qui fait naître la femme, Eve, à partir de la côte de l'homme, Adam, pour montrer que le texte parle en fait de la dialectique entre le féminin et le masculin au cœur de l'être humain en général. »

Annick de Souzenelle : « L'homme et la femme dans leur nature biologique, animale, ne se caractérisent par la différence sexuelle que dans le conditionnement d'exil. Le texte du troisième chapitre de la Genèse nous dit alors que l'Adam vient de manger le fruit de l'Arbre de la Connaissance ; comme Dieu l'en avait prévenu, au lieu d'entrer dans l'accomplissement du septième jour, **il régresse jusqu'à l'état spirituel du sixième jour, celui où sont créés les animaux terrestres. En cet ordre animal l'Adam devient homme et femme.** La différence sexuelle radicale qui les caractérise en tant qu'animaux les ouvrent à la procréation, au long temps des générations successives, afin que petit à petit l'humanité se hisse jusqu'à la conscience collective de son aliénation et entreprenne de revenir à son être véritable. Quant aux traductions habituelles, on peut se demander si, dans cette situation d'exil, l'homme n'a pas fait une projection mentale sur le Texte biblique pour y introduire son impérialisme masculin (sic), pour décrire la femme comme devant être dominée par son époux, et déjà créée très secondairement à partir de la côte de l'homme. Car le grand responsable est ce fameux mot hébreu [47] *Tsel'a* traduit par "côte" au lieu de "côté". Prononcé *Tsalo'a*, il est le verbe "boiter" que nous rencontrons par exemple dans l'histoire de Jaqob blessé à la hanche et rendu boiteux par l'ange. Construit sur la racine *Tsel* qui est l'"ombre", l'ombre étant l'autre côté de la lumière, *Tsel'a* est le côté ombre de tout Adam. Il n'y a là rien de péjoratif, au contraire ! La lecture ontologique nous révèle que ce côté ombre est un abîme insondable, la part transcendante de tout être humain, une ténèbre infinie, capable de lumière.

L'Homme est fondamentalement celui qui est capable de se souvenir de cet abîme. Le mot hébreu "mâle" s'écrit comme le verbe "se souvenir". Dans son pôle "mâle" l'Homme se souvient de son pôle "femelle", lequel est, en traduction littérale, un "trou", un trou sans fond, un cosmos infini peuplé d'énergies potentielles jouant autour d'un noyau. Ce noyau est l'image divine qui nous fonde. Semblables aux électrons qui tournent autour du noyau de l'atome, ces énergies, appelées "inaccomplies" dans le langage biblique, sont activées par leur noyau, l'Image divine qui les appelle à l'accomplissement. **Dans cette dynamique, le pôle mâle épouse le pôle femelle : cela veut dire que l'Homme ontologique a pour vocation de faire œuvre mâle en lui-même afin d'épouser ces énergies, de les pénétrer. Il les transmute, les transforme, les intègre et acquiert ainsi la connaissance.** La physique quantique, selon laquelle l'énergie d'une particule dépend directement des conditions de son observation, rejoint cette intuition du lien profond entre énergie et connaissance. C'est ainsi que nous sommes appelés à construire l'Arbre de la Connaissance à l'intérieur de nous pour en devenir le fruit ».

5) Le refus de toute norme morale jugée culpabilisante (pas de bien, pas de mal)

[48] Frédéric Lenoir : « Je trouve particulièrement stimulantes la traduction et l'interprétation que vous faites de ce passage de la Genèse. **Vous ne traduisez pas l'"Arbre de la Connaissance du bien et du mal", mais l'"Arbre de la Connaissance de l'accompli et de l'inaccompli"** en montrant que ce fameux "péché originel" qui fait basculer l'Adam – c'est-à-dire l'humanité – en situation d'exil consiste à manger le fruit de l'accomplissement avant de l'être devenu par lui-même.

Annick de Souzenelle : « C'est capital : le drame de l'exil, ce n'est pas que l'Homme ait tenté de s'approprier la connaissance, mais qu'il ait voulu acquérir trop tôt, et des mains du Satan, ce qu'il était appelé à devenir par voie intérieure. Il y a en fait maintenant, en situation d'exil, deux sources de connaissance : celle qui nous arrive par le monde extérieure, l'observation, l'apprentissage, l'école, l'université, l'éducation, etc., mais il y a aussi cette source plus

mystérieuse, d'ordre ontologique, tapie dans nos profondeurs oubliées. Cette source obéit à un processus d'intégration selon lequel l'énergie devient information. Un voile se lève pour nous faire entrer dans une autre dimension du réel. On gravit ainsi peu à peu l'échelle qu'a vue Jacob, chaque échelon étant une dimension du réel qui nous amène jusqu'au réel absolu. **Ce Réel absolu, on l'appelle Dieu, le Saint Nom YHWH dans la Bible.** Par cette alchimie intérieure, on est amené à des prises de consciences successives. Par cette voie donc, l'Homme parvient peu à peu à s'accomplir, il est ainsi conduit vers une dimension ultime, celle de la "ressemblance" à Dieu. Ce que nous montre donc le texte de la Genèse, c'est qu'en voulant manger le fruit de cet accomplissement par voie extérieure, sans passer par les étapes intérieures de transmutation de ses énergies, l'Homme "mute", comme Dieu l'en avait prévenu. Il bascule vers l'extériorité et régresse dans un état animal où apparaissent d'une part la distinction physique entre l'homme et la femme et d'autre part leur fonction de reproduction. **Les catégories mâle et femelle que nous vivons, si sacrées soient-elles, ne ressortissent pas à notre véritable nature ».**

6) La libération n'est pas un don de Dieu qui vient sauver l'homme mais résulte d'une prise de conscience progressive de notre véritable nature divine. Le mal n'existe pas.

[49] Frédéric Lenoir : « *Parler de l'accompli et de l'inaccompli en lieu et place de bien et de mal, cela change aussi profondément la morale. Nietzsche aurait été ravi de vous entendre, lui qui prônait une morale par-delà le bien et le mal !* »

Annick de Souzenelle : « Cela change en effet. Le bien et le mal n'ont pas d'ontologie. Cette notion d'accompli et de non encore accompli est même implicitement présente dès le premier verset de la Genèse. Quand il est dit que "Dieu crée les cieux et la terre" c'est déjà de cela qu'il s'agit : les cieux sont ce cosmos intérieur infini, pôle femelle ; inaccompli ; et la terre '*Erets* est l'accompli, la participation à la lumière divine. Dans cette perspective, ce que nous traduisons habituellement par le "bien" dans un regard extérieur est en réalité ce que nous avons vocation d'acquérir par les mutations successives. C'est très explicite dans le deuxième chapitre de la Genèse, où Dieu dit à Adam d'une façon radicale : "De tous les arbres du jardin, parce que tu es un mangeant, tu dois manger". **Il faut que nous nous nourrissions de ces productions admirables afférentes aux différentes terres – niveaux de conscience – progressivement atteintes dans ce que symbolise la montée de l'échelle** ; nous devons donc manger de tous les arbres, à l'exception de l'Arbre de la Connaissance, parce que, dit Dieu, "le jour où tu mangeras de l'Arbre de la Connaissance, parce que tu es un mutant – et non un mourant – tu muteras". [50] Cela signifie que nous avons deux possibilités : manger de cet Arbre de la Connaissance avant de l'être devenu, malgré l'interdit divin – dans ce cas-là, il y aura mutation, mais qui sera régression à l'état animal décrit au sixième jour de la Genèse, et tel est notre état actuel ; ou bien alors acquérir peu à peu les richesses inhérentes aux mutations successives, nécessaires à la maturation du fruit. Cette voie conduit à la mutation ultime qui est connaissance totale. C'est la déification de l'Homme.

Malgré notre situation actuelle d'exil, il nous est possible de recouvrer nos normes ontologiques et de faire ce chemin d'alchimie intérieure, il nous est possible de reprendre ce chemin de mutations **et d'aller de niveau de conscience en niveau de conscience**, jusqu'à atteindre la pleine participation à la vie divine à laquelle nous sommes appelés. C'est le sens le plus profond de la vie humaine. »

Frédéric Lenoir : « *Ce que vous dites me fait à la fois penser à Jung et au bouddhisme tibétain. Dans son autobiographie, le psychologue suisse affirme que ce que l'homme a de plus essentiel à vivre c'est de progresser dans la prise de conscience de ce qu'il est – ce qu'il appelle processus d'individuation – et de faire progresser la conscience collective de l'humanité. Quant aux bouddhistes tibétains, ils disent fondamentalement la même chose et utilisent une image proche de celle de l'échelle que vous évoquiez : ils parlent des différentes "terres successives" qu'il faut réaliser, les différents bhūmis. Et on pourrait sans doute dire la même chose de toutes les* »

Traditions spirituelles de l'humanité, du soufisme musulman à la Kabbale juive en passant par l'ésotérisme chrétien et la voie de la connaissance hindoue, qui mettent l'accent sur la transformation radicale de l'homme par prises de conscience successives de sa véritable nature divine ».

7) La négation de l'incarnation de l'homme dans le monde concret au sens biblique du terme

[74] Frédéric Lenoir : « *Que pensez-vous de la transmigration, c'est-à-dire de la possibilité pour un esprit éternel d'assumer plusieurs corps ?* »

[75] Annick de Souzenelle : « Par rapport à ce que je viens de dire, l'éternité n'ayant aucun rapport avec la perpétuité, cette idée de transmigration me semble sans fondement. Je récusé déjà le mot "réincarnation" si courant sous la plume de nos contemporains, car ce n'est pas parce que nous avons un corps animal que nous sommes incarnés. La chair, ce n'est pas le corps. La chair est ontologique, le corps biologique ne l'est pas, il ne fait qu'exprimer la chair. Le mot "chair", *Bassar*, est une contraction de *Bereshit* : c'est le principe de l'être scellé par Dieu dans les profondeurs de *'Ishah* (pôle féminin). **Nous ne sommes véritablement incarné que lorsque nous faisons cette expérience du numineux dont je vous parlais tout à l'heure, lorsque nous entrons en résonance avec l'image divine fondatrice en nous, lorsque nous découvrons notre véritable identité, celle du JE SUIS encore inaccompli de notre être.** Lorsque vraiment il y a ce contact avec le divin à l'intérieur de nous et que nous entrons dans la dynamique de la Ressemblance, là seulement nous sommes incarnés. A partir de là, le chemin se poursuit avec ses chutes, avec ses difficultés, mais il continue et il n'y a aucun cas possible de réincarnation. Maintenant, si nous ne sommes jamais incarnés, en ce sens véritable, tant que nous demeurons cet être animal dont la semence est restée totalement stérile, je ne sais pas ce qui se passe après la mort. Il n'est pas impossible qu'il nous soit donné une autre chance d'incarnation à travers le retour de l'esprit se constituant un autre corps, mais un corps humain seul ; il n'y a pas plus de confusion d'espèces que de confusion de leurs modèles respectifs dans les énergies divines dont procèdent les animaux. Je ne ferme donc pas cette porte, mais au fond je n'en sais rien. Ce qui me semble plus sûr, c'est que nous sommes héritier du charisme dont l'esprit est porteur, héritage [76] d'une lignée spirituelle celui-là. L'ange n'annonce-t-il pas à Zacharie, père de Jean-Baptiste, que son fils a sur lui l'esprit du prophète Elie (Luc 1, 17) ? ».

8) La négation de la véritable liberté de l'homme, le chemin de la libération est « programmé » d'avance pour tout homme

[82] Frédéric Lenoir : « *C'est toujours cette question qui est très difficile à accepter même pour les croyants : pourquoi cet oubli et cet état d'exil, dans lequel le mal est omniprésent, nous concernent-ils individuellement ? On a toujours un peu l'impression de payer dans cette existence quelque chose dont on n'est nullement responsable.* »

Annick de Souzenelle : « On ne sait que ce que nous révèle le mythe de l'exil. Au lieu de rester fidèle à l'Alliance, on donne la puissance au Satan. C'est un choix personnel même si nous n'en avons pas conscience. L'action salvatrice de la part de Dieu fait que nous héritons cet état où nous pouvons toujours retrouver la mémoire et nous retourner vers l'ontologique. Mais au lieu de cela nous reconduisons constamment cet état et finissons par le normaliser. Il pourrait être une matrice, il devient un tombeau ! »

Frédéric Lenoir : « *Très bien, mais en quoi l'a-t-on choisi ou mérité, cet état d'exil ? On s'en serait bien passé !* »

Annick de Souzenelle : « Bien sûr ! Mais notre état d'exil nous porte à arguer sans cesse de notre irresponsabilité et à nous croire victimes d'un châtement "mérité". Or, ce qui est certain, c'est

que nous sommes responsables. Non pas au sens de je ne sais quelle culpabilité, mais au sens où cet état est habité continuellement par un rappel de Dieu au souvenir, à la mémoire. C'est la mémoire de l'ontologique (sic). Nous n'en [83] parlons qu'en termes de passé, parce que nous sommes obligés de parler en utilisant nos mots de l'exil, mais c'est aussi une mémoire du futur. Nous sommes programmés, paradoxalement... d'un programme librement choisi ! C'est dans ce sens-là que le Christ dit à Pierre : "Aujourd'hui tu te ceins et tu vas là où tu as choisi d'aller. Viendra un jour où on te ceindra et où tu iras où tu ne croyais pas devoir aller" (Jean 21, 18). »

Frédéric Lenoir : « *Est-ce que cela signifie qu'inévitablement tout homme créé terminera son parcours, quelles que soient la longueur et les difficultés, dans les noces avec Dieu ?* »

Annick de Souzenelle : « Certainement. L'humanité est une. »

Frédéric Lenoir : « *Donc, pour vous, il n'y aura jamais ce qu'on a pu appeler un enfer définitif ?* »

Annick de Souzenelle : « Non, absolument pas. Nous sommes déjà tous des ressuscités en Christ. »

Frédéric Lenoir : « *La vie n'a donc de sens que pour permettre à la liberté de chaque individu de s'éveiller et de faire consciemment et volontairement le parcours pour lequel elle est programmée depuis l'origine.* »

Annick de Souzenelle : « Oui. Et nous nous retrouverons un dans les noces divines, bien que chacun dans sa personne et avec le fruit de sa propre expérience ».

9) Finalement, Annick de Souzenelle reconnaît que sa lecture de la Bible est « hérétique »

[91] Frédéric Lenoir : « *Cent individus qui maîtrisent l'hébreu pourraient avoir, en utilisant ce que vous appelez l'Esprit et le Verbe, cent interprétations différentes du texte. C'est d'ailleurs pour cela que la plupart des exégètes, qu'ils soient juifs ou chrétiens, se relient à une tradition interprétative qui valide leurs recherches. Etes-vous un chercheur isolé, solitaire, ou bien cherchez-vous à vous relier à une Tradition ou à un groupe d'exégètes qui travaillent dans ce sens et qui pourraient critiquer – en positif et en négatif – vos travaux ?* »

[92] Annick de Souzenelle : « Un talmudiste juif m'avait posé cette question et je lui avais répondu : "Le cadre dans lequel mes analyses trouvent leur validité, c'est celui de la Tradition chrétienne". Je pense que mes études de mathématiques m'ont apporté la rigueur nécessaire ; d'autre part, mes études de théologie m'ont apporté les repères à partir desquels se structurent mes intuitions. »

Frédéric Lenoir : « *Oui, mais est-ce que cette justesse est confirmée, par exemple par une Tradition ou par d'autres interprètes ?* »

Annick de Souzenelle : « Par la tradition chrétienne. Comme vous l'avez dit, mon interprétation est chrétienne, et plus j'approfondis les Ecritures, plus je rejoins la profondeur des autres Traditions en ce qui concerne l'anthropologie. Nous approchons alors tous de la "langue une", c'est à dire divine d'avant Babel, avant que l'homme ne tourne le dos à son orient. Ce mythe de la tour de Babel est une autre expression du drame de l'exil. Retrouver la langue une, c'est user de la fonction symbolique dont l'hébreu offre le terrain privilégié. »

Frédéric Lenoir : « *Certes, mais sur certains points vous êtes très originale, voire totalement hérétique !* »

Annick de Souzenelle : « **C'est tout à fait vrai.** J'en prends la responsabilité, parce que je sens qu'aujourd'hui il faut avoir cette audace. J'en prends la responsabilité et je le précise toujours

dans mes cours : “ça c’est la Tradition”, ou bien : “ça c’est mon audace, vous avez le droit de ne pas y adhérer” ».

II) Une lecture qui s’inscrit largement dans le courant de la Gnose des premiers siècles de l’ère chrétienne et dans la mouvance d’une forme de syncrétisme et d’une alliance entre science et foi caractéristique du monde moderne

La lecture de ces extraits est éloquente. Nous proposons maintenant quelques remarques en rapport avec les visions juive et chrétienne traditionnelles.

1) La première remarque porte sur la méthode employée pour lire la Bible. Dans l’introduction, Frédéric Lenoir rappelle l’importance de l’analyse historico-critique qui « démystifie le texte biblique et incite le lecteur moderne à ne pas le prendre au pied de la lettre » (p. 17-18). Dans le livre, Annick de Souzenelle déclare avoir ressenti une énorme frustration à la lecture de ce genre d’analyse car on en reste au niveau de la recherche des faits tels qu’ils ont dû se passer et au contexte historique d’apparition et de rédaction de ces textes. Pour elle, seule une lecture symbolique peut nous faire découvrir, non les faits eux-mêmes, mais la signification spirituelle qui reste cachée sous la surface des mots et des récits et nous faire entrer dans un chemin de libération intérieure. C’est pourquoi, seule une lecture dite « symbolique » et « spirituelle » est valorisée. Cependant cette manière « dualiste » de voir les choses n’est pas conforme à la tradition de lecture de la Parole de Dieu, à la fois dans le Judaïsme et le christianisme. Nous retrouverons plusieurs fois ce point de vue dualiste dans les écrits d’Annick de Souzenelle. Le « dualisme » est une doctrine, que l’on retrouve par exemple dans le Platonisme, selon laquelle il y a deux niveaux de réalité. La première est la réalité matérielle accessible immédiatement par les sens, et la seconde est la réalité spirituelle qui reste cachée aux yeux du corps et que nous ne pouvons découvrir qu’en faisant abstraction de ce que les sens nous donnent à connaître par un travail d’analyse et d’introspection et par l’emploi des mythes et des symboles. Selon cette doctrine, le monde matériel est dévalorisé, il est perçu comme une illusion, et seul le monde spirituel est bon. Si la Bible emploie de nombreux mythes et symboles, cependant, elle ne dévalorise pas du tout le monde matériel et concret. Dans le premier récit de la création, à la fin de chaque jour de la création, il est dit « Dieu vit que cela était bon ». La création est belle et bonne en elle-même et elle est même appelée à refléter la gloire de Dieu et à devenir le lieu par excellence de la vie de l’homme sur la terre, le lieu de la rencontre des autres et le lieu de la rencontre de Dieu.

La tradition juive insiste d’abord sur la lecture littérale de la Bible, appelée « Peshat » et c’est cette valorisation de la lecture littérale que le rabbin Rashi de Troyes a mis en valeur par son commentaire de la Bible au XI^{ème} siècle et qui sert toujours de base à la lecture de la Bible hébraïque chez les juifs aujourd’hui. A ce premier niveau de lecture s’ajoute un deuxième (mais qui suppose d’abord de prendre en compte le premier) qui est donné au terme d’une recherche qu’on appelle le « midrash ». Ce niveau de lecture est à prendre dans un sens large et pas seulement, ni d’abord, dans un sens de symbole de réalité cachée, mais d’analyse en rapport à l’ensemble de la Bible, de mise en rapport des textes entre eux, de travail sur les mots et sur les lettres en lien avec la tradition reçue des maîtres. Ce n’est qu’un peu plus tard, à partir du XIII^{ème} siècle que s’est développé la mystique juive, qu’on appelle la Cabbale, dans le sud de la France, puis en Espagne et en Italie, puis en Galilée au XVI^{ème} siècle pour se diffuser notamment à travers les Hassidim en Europe centrale. La Cabbale valorise le sens caché de l’Ecriture sainte et dans c’est dans ce cadre que l’on trouve mention de quatre niveaux de lecture de la Bible : le « Peshat » ou sens littéral, le « Remez » ou sens allusif, le « Derash » ou sens approfondi, et le « Sod » ou sens secret, caché. Il ne faut cependant pas valoriser la lecture cabbalistique de la Bible au détriment de la lecture

traditionnelle. Le judaïsme et le christianisme ne sont pas des religions dualistes qui dévalorisent le monde pour mieux mettre en valeur la vie spirituelle. Cette tentation, qui a pu apparaître à certains moments de l'histoire, est païenne dans son fond. Dans la tradition chrétienne, nous voyons quelque chose de similaire. Les pères de l'Eglise (les premiers siècles) vont lire la Bible en commençant par la lecture historique et en poursuivant par la lecture spirituelle. Sous l'influence d'Origène et de la pensée grecque platonicienne, la tendance sera de souligner la lecture spirituelle allégorique des textes bibliques. Mais la tradition chrétienne maintiendra toujours le souci de garder sa valeur au premier niveau de lecture, historique et littéral, comme garant de l'historicité de la révélation de Dieu qui s'est manifesté dans l'histoire d'un peuple et dans la vie des hommes. Cette valeur est essentielle pour les chrétiens puisque le Verbe de Dieu, sa Parole, s'est fait chair en Jésus Christ, ce qu'on appelle l'Incarnation. L'Incarnation n'est pas le résultat d'une descente dans son intériorité comme voudrait le faire croire Annick de Souzenelle, mais une participation réelle à la vie humaine dans toutes ses dimensions (cf. épître aux Hébreux 2, 14-18 ; Galates 4, 4-7 ; 1 Jean 1, 1-4).

2) La deuxième remarque découle de la première : dans la lecture d'Annick de Souzenelle, **le monde terrestre est mauvais et il faut donc le fuir**. Or, pour le juif comme pour le chrétien, **il ne peut y avoir de fuite du monde extérieur** puisque c'est dans ce monde que les uns et les autres sont appelés sanctifier par tous les actes de leur vie. Chez les juifs c'est la pratique des commandements dans le concret de la vie qui réalise cette mission. C'est les chrétiens, c'est une vie de charité et de service des autres à la manière du Christ qui a donné sa vie pour les hommes. Dans les deux cas, le monde concret est le lieu de l'expérience par excellence de la rencontre de Dieu, en lien avec l'écoute de la Parole de Dieu et la pratique de la prière et du culte. Certes, chez les chrétiens il y a des moines et des moniales qui semblent se retirer du monde, mais ce n'est pas pour le fuir, mais au contraire pour vivre d'une manière encore plus radicale les exigences de l'Evangile. A ce titre, les passages Bibliques parmi les plus importants sont ceux qui rapportent le cheminement du peuple d'Israël dans l'histoire, l'Alliance et le don de la Torah au Sinaï, la mise en pratique des commandements. Les rappels des prophètes à respecter le prochain concret qui se trouve à côté de soi sont tout à fait significatifs. Annick de Souzenelle n'en parle pas. Tout est centré sur les premiers chapitres de la Genèse. Il y a chez elle un rejet de l'histoire événementielle.

3) Une troisième remarque concerne le rejet de la loi morale jugée culpabilisante et son corollaire, **le rejet de la véritable liberté pour l'homme**. L'auteur rejette toute idée de culpabilité et pour cela elle est prête à éliminer purement et simplement un des fondements de la Bible et des deux religions juive et chrétienne, à savoir la Loi de Moïse, les commandements, la vie morale qui n'est pas d'abord un système de culpabilisation, mais une invitation à vivre dans l'Alliance et à la responsabilité dans le respect des engagements. La loi morale est au cœur des réalités les plus fondamentales de l'existence comme par exemple le mariage où chacun des membres du couple s'engage à vivre dans la fidélité, le respect de l'autre et le don de soi. Nous voyons donc que la loi morale bien comprise est le chemin le plus sûr pour conduire vers une vie spirituelle authentique. S'il y a eu des problèmes avec un excès de culpabilisation dans l'histoire, il faut resituer la morale dans le contexte plus vaste de la vie spirituelle et du respect du prochain. De plus, nous avons à redécouvrir le sens du pardon et de la miséricorde qui seuls peuvent nous faire sortir d'une mauvaise culpabilité qui est souvent d'ordre névrotique. Mais ce n'est pas en éliminant le principe même de la loi morale qu'on peut résoudre ce problème, car ce faisant, on élimine aussi la question du mal, la question de la responsabilité face aux crimes et la possibilité d'une rédemption et du pardon... Nous sommes en fait au cœur de la révélation Biblique, et ce que nous avons à faire c'est d'accueillir la miséricorde de Dieu qui n'attend que notre retour à lui pour se manifester en reconnaissant notre péché. C'est la miséricorde divine qui nous libère et qui nous libère, et cela est accessible à tous !

4) Une quatrième remarque concerne la manière de parler l'homme et de la femme. Ce n'est pas à l'homme concret (homme et femme) que s'adresse l'enseignement d'Annick de Souzenelle, mais à une idée d'homme nommé avec un grand « H », un Humain idéal. La différence entre le corps et la chair est vue d'une manière exclusive et dualiste en ce sens que le corps, qualifié d'animal, est dévalorisé au profit d'une chair dont serait bénéficiaire celui qui ferait l'expérience de son origine divine. Dans la perspective chrétienne, l'homme est une unité dont les trois éléments qui le composent, « corps-âme-esprit », forment un tout (1 Thessaloniens 5, 23). C'est l'homme dans toutes ses dimensions qui est appelé à la résurrection par le don de l'Esprit de Jésus ressuscité. D'ailleurs, si notre auteur refuse l'idée de réincarnation, c'est pour une toute autre raison que celle de la foi chrétienne : c'est parce que le processus de prise de conscience de l'image divine en soi est envisagé comme étant irréversible dès lors qu'il est commencé, ce qui ne correspond pas du tout à l'enseignement des prophètes et du Nouveau Testament. Ce qui pose ici le problème de la liberté personnelle et en même temps le problème de l'absence du mal et du refus possible du bien de la part de l'homme. En fait elle ne repousse pas la possibilité d'une réincarnation pour ceux qui n'auraient pas eu accès durant leur vie à cette expérience de véritable « incarnation » comme elle l'affirme. Nous avons donc affaire à un dualisme relatif qui refuse la différence des sexes et qui vise le retour à l'unité originelle, une sorte d'Humain androgyne qui retrouverait son équilibre entre les « pôles » masculin et féminin.

5) Une cinquième remarque concerne la relation à Dieu. L'impression générale à la lecture des extraits des enseignements d'Annick de Souzenelle, c'est qu'il n'y a pas de véritable relation personnelle avec Dieu. Il s'agit plutôt d'un concept ou d'une entité de type philosophique ou ésotérique, un principe caché. Pour quelqu'un qui se dit chrétien, le Christ est peu mentionné, et quand il l'est, il apparaît davantage comme un modèle, mais pas comme le Sauveur et Rédempteur qui a donné sa vie par amour pour notre libération (cf. Première lettre de saint Jean, ch. 3 et 4). Il s'agit davantage d'une conception du Salut qui se réduit à une prise de conscience du Christ intérieur et non un acte de la grâce de Dieu. De plus, la croix n'est plus le lieu où s'opèrent le salut et la victoire du Christ sur le mal, (le mal qui, d'ailleurs, dans la conception de notre auteur, n'existe pas). **Le Christ apparaît plutôt comme un Révéléateur des potentialités divines** qui sont en l'homme **et seulement cela**. De même, l'Eglise et les sacrements n'ont pas vraiment de place dans ce système. S'il n'y a pas de mal et de péché, le sacrement du pardon perd sa valeur et l'expérience de la miséricorde. Il y a deux sorte d'hommes, ceux qui en restent aux réalités terrestres et ceux qui entrent dans le processus de prise de conscience de leur identité divine (là encore le dualisme)... On se demande ce qui reste de la foi chrétienne...

6) Une dernière remarque concerne les mots employés par Annick de Souzenelle pour rendre compte de sa lecture. Elle rejette des mots clés de la tradition de lecture de la Bible et de la théologie patristique par quelqu'un qui s'en réclame pourtant (le mot « chute », le mot « péché »...) et elle remplace par d'autres mots qui ne sont pas présents dans le texte hébraïque (« ontologique », « symbole », etc.). Pour quelqu'un qui se réclame spécifiquement de la langue hébraïque, il y a beaucoup de mots grecs qui lui servent pour expliquer les notions fondamentales... Il y a même des expressions qui sont totalement étrangères à la Bible hébraïque comme « Réel absolu », « prises de conscience successives », « dimension ultime », « transmutation », « cosmos intérieur infini », « niveaux de conscience », « alchimie » ! On a plutôt l'impression d'un discours de psychologie mélangé à de la chimie et de la physique...

Dans tous ces éléments, nous trouvons un air de famille très étroit avec un courant qui a représenté une des hérésies chrétiennes les plus importantes des premiers siècles : la « **Gnose** ». Ce qu'Annick de Souzenelle déclare comme une découverte nouvelle ne serait en fait qu'un énième avatar de « la gnose au nom trompeur », comme le dit Irénée de Lyon. Nous donnons la définition

et les caractéristiques de la **GNOSE** tels qu'ils sont présentés dans le *Petit dictionnaire de théologie catholique*, par Karl Rahner et Herbert Vorgrimler (Seuil, 1970, pages 203-205) :

« *GNOSE* : du grec *gnosis* = connaissance.

a) Dans un sens authentiquement chrétien, "gnose" signifie la connaissance charismatique et imprégnée d'agapé (qui est un aspect et un degré de la foi et non pas un dépassement de la foi) que Paul attribue à l'homme "spirituel" (qui est dans l'Esprit) et parfait, la connaissance par laquelle l'homme, en dernière analyse, "saisit", dans la foi, de plus en plus profondément l'incompréhensible amour de Dieu qui se révèle dans la croix du Christ, et se laisse saisir en même temps par cet amour comme par ce qu'il y a de plus vrai et de plus définitif...

b) Dans un sens non orthodoxe (c'est-à-dire non chrétien), le terme gnose désigne aussi bien une attitude fondamentale qu'une contestation (qui peut aller jusqu'à l'hérésie et jusqu'à la rupture) qui reparaît sans cesse au sein du christianisme. En se basant sur certaines vues qui sont communes à toutes les gnoses, on réunit habituellement les différents phénomènes gnostiques sous le nom collectif de "gnosticisme". Les plus importants parmi ces phénomènes sont les suivants : **le refus de la réalité présente, concrète ; la "fuite" vers la sphère du divin, à atteindre au terme d'une ascension basée sur la connaissance philosophique et sur l'ascèse (tout cela étant enrichi par des spéculations sur les esprits et les anges) ; un dualisme absolu ou relatif (ce dernier devant prendre fin avec la fin du monde) ; un rejet de toute norme légale (antinomisme).**

La gnose a existé dans l'environnement juif du Nouveau Testament, comme, comme par exemple dans la communauté de Qumran, ou dans les milieux que Paul combattait dans l'épître aux Colossiens... Ce qui est foncièrement antignostique dans le Nouveau Testament, c'est l'insistance sur le fait que l'accomplissement du monde et de chaque homme relève de Dieu seul et que Dieu seul accorde le salut ; c'est aussi l'insistance sur l'existence charnelle et corporelle du Verbe de Dieu qui s'est fait réellement homme, y compris le scandale de la croix, avec l'insistance sur le caractère unique et gratuit (non dû) de la rédemption... Les efforts de la lutte antignostique dans l'Eglise se concentrent surtout sur deux points : l'affirmation catégorique de l'humanité véritable du Christ et – par conséquent – de la dignité de la chair (résurrection de la chair). Certaines idées gnostiques reparaissent toujours à nouveau aussi bien au moyen âge qu'à l'époque moderne (dans la théosophie, l'anthroposophie, le rosicrucianisme, etc.).

Il est nécessaire de tracer une frontière théologique exacte de la gnose et surtout à cause des traits suivants de la gnose : **la gnose est une connaissance qui ne provient pas d'une révélation personnelle de Dieu, qui est grâce, mais d'une découverte de l'essence de l'homme lui-même ; elle est donc, en dernier ressort, non pas une réception obéissante de la Parole de Dieu, mais une "prise de conscience" gnostique. Dans la gnose, le "Rédempteur" ne fait qu'aider l'homme à plonger dans sa propre réalité cachée, mais il ne réalise pas, en tant qu'homme véritable, au sein de l'histoire concrète, le salut qu'il nous donne ensuite. La connaissance comme telle est déjà par elle-même rédemptrice. L'amour et l'action morale ne sont tout au plus que des conséquences tirées de la connaissance, de sorte qu'en réalité, dans la connaissance, tout est déjà donné, objectivement et subjectivement. Par là, la gnose affirme donc qu'en fin de compte, l'homme trouve par lui-même l'unité absolue du réel, une unité qui englobe tout. L'homme ne perçoit donc pas que, dans son pluralisme de créature, il est sans cesse renvoyé à l'Unité divine qui reste transcendante par rapport à lui, et que, par conséquent, son existence ne peut pas se concentrer dans la seule connaissance. D'après la gnose, la connaissance finit par constituer un système "fermé" qui est une image du déroulement du monde, commandé par une nécessité interne, logique et physique ; elle en connaît donc ni la véritable liberté personnelle, ni la condition historique avec son unicité, et, au lieu de compter, au fond du réel, avec le mystère qui est celui de l'incompréhensibilité de Dieu, qui demeure même quand elle nous devient "proche", elle comprend ce mystère comme un mystère dévoilé et conquis ».**

Dans cette présentation de la gnose, nous retrouvons de nombreux éléments caractéristiques de la pensée d'Annick de Souzenelle : notamment le rejet du monde créé, le rejet de la réalité du mal, de la liberté véritable de l'homme, de la nécessité d'un salut donné par Dieu. Nous retrouvons aussi cette conception de la libération comme « prise de conscience » d'une réalité qui est déjà en soi. Le Christ n'a plus du tout le même rôle qu'il joue dans la foi chrétienne, il n'est plus le « Sauveur » mais un maître, « accompli » certes, mais qui ne fait que montrer un chemin, un « révélateur » de la nature « divine » de l'homme. Cette présentation de la Gnose montre à la fois la cohérence de tout le discours d'Annick de Souzenelle et en même temps combien nous sommes loin de la foi chrétienne authentique dont elle se réclame par ailleurs. C'est pourquoi, nous pouvons dire clairement que sa lecture des premiers chapitres de la Genèse et, partant de là, de toute la Bible et de la tradition chrétienne, est une supercherie « gnostique ». Elle reprend des thèmes chrétiens et juifs, mais elle leur donne un sens tout différent. Elle les sort ainsi de leur cadre chrétien pour les introduire dans celui de la « gnose au nom menteur » comme le disait Saint Irénée dans son livre « Contre les hérésies » écrit au second siècle (et dont le sous-titre est : « *Dénonciation et réfutation de la gnose au nom menteur* », édité en français aux éditions du Cerf). De plus, elle ajoute tout un langage qui est à la fois étranger à la Bible hébraïque et aux traditions juives et chrétiennes et qui viennent davantage de la psychologie de Jung et des religions extrême-orientale. Bref un grand mélange et une grande confusion, comme dans le New âge !

Ma critique porte donc sur la synthèse globale que fait Annick de Souzenelle de la révélation biblique et qui n'est absolument pas conforme à la tradition juive ni aux traditions chrétiennes qu'elles soient catholique ou orthodoxe. Pour les juifs, les catholiques et les orthodoxes, le mal c'est le mal, le péché c'est le péché. Et pour chacune de ces traditions, il y a la nécessité de demander pardon et de le recevoir. Rappelons pour les juifs, la fête de Kippour, le Grand Pardon et pour catholiques et orthodoxes le baptême qui vient effacer la faute du péché originel, le sacrifice de la messe (appelée divine liturgie chez les orthodoxes) ainsi que la pratique du sacrement de réconciliation. Il peut bien y avoir des éléments intéressants dans ce que dit Annick de Souzenelle mais il est très difficile de le discerner car tout est mélangé et le plus souvent elle ne donne pas ses sources ; il est donc très difficile de vérifier !

Terminons cependant sur une note plus positive. Si la réflexion d'Annick de Souzenelle a un mérite, c'est de nous inviter à relire la Bible, à mieux connaître nos racines juives trop longtemps méconnues, mais dans le respect de ce que disent nos frères juifs dans leurs traditions qui ne se résument pas à la seule Cabbale (pour les juifs, on ne peut se mettre à étudier la Cabbale qu'à partir de l'âge de quarante ans, considérant que les années précédentes ont été occupées à découvrir la Bible et ses commentaires ainsi que le Talmud et les commentaires sur les commandements qui donnent une incarnation à la vie spirituelle). Son approche très personnelle des textes bibliques nous provoquent à mieux connaître notre propre théologie pour lui acquérir des critères de discernement et à approfondir l'histoire de la spiritualité chrétienne qui n'a rien à rougir des autres et qui comporte des mystiques chrétiens authentiques tant en Orient qu'en occident (Silouane, Séraphim de Sarov, Thérèse de Lisieux, Thérèse d'Avila, Jean de la Croix, François d'Assise, Angèle de Foligno, Catherine de Sienne, Ignace de Loyola...). Mais elle nous provoque aussi à mieux connaître les grandes hérésies et leurs caractéristiques qui reviennent régulièrement dans notre histoire, et ce que l'on croit nouveau est bien souvent qu'une résurgence d'une hérésie ancienne habillée de langage moderne, une vieille gnose en somme...